Note de l'auteur

Je souhaite dédier cet ouvrage à plusieurs personnes...

Aux victimes d'aujourd'hui et à ceux et celles qui ont survécu à ce fléau encore largement ignoré et qui ravage encore notre société, que vous ayez ou non trouvé la force, le soutien, les moyens nécessaires (ou les trois ensemble) pour parvenir à affronter les souffrances vécues dans votre chair, je souhaite dire qu'il ne faut pas perdre espoir : il arrive parfois que les coupables soient démasqués, contraints à affronter les conséquences de leurs actes, et souvent, rongés par la honte et l'humiliation, ils mettent fin à leurs jours. J'aimerais que cet ouvrage, qui porte non seulement ma voix, mais la vôtre aussi, vous apporte un peu de réconfort.

À Jonathan, mon merveilleux époux : tu as estimé que pour moi, cela valait la peine de se battre. Sans le savoir à l'époque, tu étais déjà « le vent qui souffle sur mes ailes ». Merci, mon amour, tu as tellement fait pour moi, tu t'es accroché, tu es toujours resté près de moi. Grâce à toi, nous pouvons désormais envisager le deuxième volet de notre vie l'un près de l'autre.

À nos enfants chéris, Harry et Clara : vous êtes ce que j'ai de plus précieux au monde. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous tenir à l'écart de mes démons, mais je n'ai pas toujours été assez forte pour vous épargner. Vous avez été témoins du tourment lié au lourd passé de votre mère

et des enfants ne devraient jamais être exposés à ce genre de blessure.

Et enfin, à ma chère mère, dont la personnalité a toujours illuminé son entourage.

Prologue

Juin 1996, comté du Yorkshire

« Allez, c'est parti. »

Je retrousse mes manches, sors l'aspirateur rangé sous l'escalier et allume la radio. Les basses du tube d'Abba, *Dancing Queen*, se propagent dans la salle à manger.

J'adore ce morceau. Je monte le son en chaloupant. On est vendredi, je me demande si ce ne serait pas l'occasion de se faire livrer un petit repas à domicile, ce soir. Des plats chinois ? Une pizza, peut-être ? Je passe la brosse de l'aspirateur sous le canapé, tapote les coussins puis retire une toile d'araignée sur le cadre d'un tableau.

Et je chantonne, gaiement. Dans une heure, il faudra aller à l'école chercher les enfants – Harry, six ans, et Clara, cinq ans. Il me reste juste assez de temps pour finir le ménage. Je n'ai pas un instant de répit entre ma formation d'infirmière et mon rôle de maman, mais cette vie bien remplie me convient parfaitement.

Un spray nettoyant à la main, je dépoussière notre photo de mariage. Cinq ans déjà. Ça n'a pas toujours été facile mais je suis drôlement fière de notre petite famille. Mon plumeau voltige sur le manteau de la cheminée, et soudain je me fige.

Aux premières notes du morceau suivant, j'ai la boule au ventre. Dans le soleil, la poussière argentée tourbillonne et retombe lentement.

La basse de *Telephone Man*, de Meri Wilson, je la reconnaîtrais entre mille.

Quelque chose tombe par terre. Le vaporisateur m'a échappé des mains quand j'ai entendu les paroles de la chanson, qui parlent de « le faire dans le vestibule et dans la chambre ». Et d'un coup je suis propulsée en arrière dans les années 1970.

Me voilà de retour là-bas. Au Kenya, dans la maison. Dans la chaleur. Son souffle chaud sur ma joue. Son menton rasé de frais tout près de mon visage. Son odeur familière de savon me donne la nausée. Il a mis une de ses chansons préférées sur la platine, *Telephone Man*, de Meri Wilson.

Tout en moi crève d'envie de hurler « Non ! » et pourtant il me plaque contre le mur, exactement comme le suggèrent les paroles de la chanson. Je sais qu'il est inutile de résister, mon corps se désarticule comme celui d'une poupée mécanique. Voilà bien longtemps que j'ai retenu la leçon : plus j'essaierai de l'en empêcher, plus il me fera mal.

— Papa, arrête.

Ma supplication n'est guère qu'un faible murmure. À quoi bon crier ? Ma mère se trouve à plus six mille kilomètres. Personne ne m'entendra. Et puis, comme il me l'a dit à maintes reprises... Qui te croira ?

— Moi, je suis un professeur d'université respecté, et toi, rien qu'une petite écervelée.

Voilà ce qu'il dit. De toute façon, je sais très bien ce qu'il fera si je décide de parler. Dans son laboratoire, il peut se procurer de l'acide sulfurique. Il m'a expliqué que s'il me balance dans une baignoire remplie d'acide, on ne retrouvera que mes dents.

Je ferme les yeux et me concentre sur la sensation du tapis sous mes pieds, pour me rappeler où je suis. Qui je suis. Une épouse. Une mère. Bientôt une infirmière.

Une femme sous son propre toit, chez elle. Pas une petite fille qui étouffe ses cris tandis que son père la viole une nouvelle fois. Je me précipite sur la radio pour l'éteindre. Silence.

Pourtant, un sanglot incontrôlable résonne dans le salon. C'est bien moi. Et je me rends compte que des torrents de larmes coulent sur mes joues.

— Kim, tu deviens folle, dis-je à voix haute. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Agacée, je prends une profonde respiration pour calmer mon rythme cardiaque. Comme souvent, le tsunami de souvenirs se retire peu à peu.

Jusqu'à la prochaine fois.

Il faut vraiment que je me reprenne.

1

Lagos, Nigeria, 1968

Avale.

J'avais beau m'appliquer à actionner les mâchoires, dans ma bouche le morceau de steak caoutchouteux et filandreux ne diminuait pas de volume.

— J'ai dit « avale », a répété mon père.

Une grosse larme s'est écrasée dans mon assiette. Malgré mes efforts, la viande ne passait pas.

— C'est trop dur, ai-je dit.

Comme j'aurais aimé être plus petite pour ne pas avoir à manger ces plats d'adulte. Mais à présent, à trois ans, je devais me nourrir comme papa et maman. J'étais seule avec mon père car notre nounou s'occupait de Lucy et Sean, mon frère et ma sœur cadets, et je ne me rappelle plus où se trouvait Susan, ma grande sœur.

J'ai continué à mastiquer en regardant tourner les aiguilles de l'horloge fixée au mur. Mon père nous obligeait à rester assis à table jusqu'à ce que nous ayons ingurgité la totalité de notre repas, et peu importait si nous détestions ce qu'on nous servait. S'il était sévère, disait-il, c'était parce qu'il fallait nous inculquer les bonnes manières, et notamment nous apprendre à finir nos assiettes.

Une demi-heure plus tard, tandis que dehors le soleil se couchait et que la température baissait, j'ai finalement

réussi à finir mon repas. La corvée du dîner était enfin terminée pour ce soir-là.

Les repas constituaient une source quotidienne de stress, certes, mais nous adorions cette vie sous le soleil d’Afrique. Parmi mes premiers souvenirs, je me revois quittant notre maison aux murs blanchis à la chaux, marchant en direction de la crèche, le long d’une avenue flanquée de grands arbres. Notre singe Monica était toujours de la partie. La petite bête pétulante gambadait devant nous et grimpait aux arbres bordant le chemin, puis elle nous attendait, en baragouinant gaiement toute seule. Ma mère me tenait par la main, et lorsque nous arrivions au niveau de Monica, la bestiole descendait de son arbre et filait vers le tronc suivant. Maman me laissait à la crèche puis elle retournait à la maison. Elle ne travaillait pas. Même sans comprendre ce que faisait exactement mon père, je savais qu’il occupait un poste important à la faculté, qu’il enseignait des choses en rapport avec les sciences.

La vie a changé vers la fin de cette année-là. Quand mon père était au travail, ma mère m’emmenait parfois chez son ami Grant. Là, on me faisait asseoir sur une chaise, dans le couloir, devant la porte de la chambre.

— Reste là, attends et ne bouge pas, m’ordonnait ma mère avant de disparaître dans la pièce avec Grant.

Je m’ennuyais à l’attendre, alors je battais des jambes, je chantais les mêmes chansons en boucle, je priais le ciel pour qu’ils sortent bientôt de cette chambre.

Je crois que Grant faisait partie du cercle d’amis d’expatriés auquel mes parents appartenaient. Il avait une licence de pilote d’avion léger. Mes parents l’avaient sûrement rencontré dans un de ces nombreux clubs dont ils étaient membres.

C’est à cette époque que la guerre a éclaté au Nigeria. Un après-midi, juste avant que les barrages soient mis

en place, mon père et ma mère sont venus me chercher à la crèche et nous nous sommes rendus dans un endroit sécurisé en attendant qu'un vol soit mis à notre disposition pour rentrer en Angleterre. Je pense que mon père était au courant des aventures de ma mère (apparemment, elle était couturière du fait), mais il ne faut pas croire que de son côté, il se comportait comme un saint. Il est resté au Nigeria tandis que ma mère, accompagnée de ses quatre enfants, dont moi, donc, est rentrée au Royaume-Uni. Nous nous sommes installés à Horsforth, dans les faubourgs de Leeds, dans l'ouest du comté de Yorkshire. Ma mère nous a expliqué que c'était là qu'ils vivaient avant de partir en Afrique.

Au début, nous avons habité chez mon grand-père. Il vivait seul depuis le décès de sa femme (la mère de ma mère) en 1965. Quelques mois plus tard, nous avons déménagé dans une HLM, un peu plus loin, dans King Edward Avenue. Passer d'une splendide demeure avec jardin à Lagos à un trois-pièces humide avec un minuscule jardin typique des années 1970 a rendu notre existence encore plus maussade, plus pénible. Ma mère avait très peu de moyens, les dîners consistaient souvent en quelques tranches de pain tartinées de confiture. Après avoir eu ses enfants, elle n'a plus retravaillé. Avant de rencontrer mon père, elle avait occupé un poste de couturière dans une grande usine de Leeds. Une fois mariée, elle passait ses journées à se prélasser au soleil, boire du sherry et des Martini, s'occuper de son intérieur.

Nous avions du mal à joindre les deux bouts mais ma mère se démenait pour que nous ne manquions jamais de rien. Le jour de notre première rentrée à l'école primaire de St Margaret's Church of England, à Horsforth, elle n'était pas peu fière de nous faire enfiler de grandes chaussettes blanches impeccables et de nouer de beaux rubans dans nos cheveux brillants. Sean étant son seul

garçon, il occupait une place toute particulière dans son cœur. Quelle allure il avait dans son nouveau pantalon, avec ses souliers bien cirés !

— Regardez-moi ça un peu, s'émouvait-elle avec un sourire en nous regardant franchir le portail de l'école.

Nos voisins ne manquaient jamais de nous complimenter sur nos belles tenues. Ma mère aussi était belle. C'était une femme toute menue avec des yeux de biche, elle n'avait pas besoin de se maquiller à outrance pour faire tourner les têtes. Elle portait de splendides perruques, certaines blondes, d'autres brunes, des modèles bouffants, dans le style « choucroute », avec les cheveux peignés vers l'arrière et gonflés. La touche finale était cristallisée dans un nuage de laque. Au début des années 1970, je n'ai quasiment jamais eu l'occasion de voir ses vrais cheveux, sauf lorsqu'elle se faisait poser des extensions, fixées sur la couronne pour créer une impression de hauteur ou pour donner de la longueur à la chevelure. Et parfois elle portait un simple carré court.

Ma mère a continué à fréquenter Grant quelque temps. Il venait chez nous, arrivant de je ne sais où, quelque part dans le Sud. Il ne m'aimait pas beaucoup, peut-être parce que ma mère lui avait dit que j'avais parlé de lui à mon père lorsque nous étions au Nigeria. Quand je me retrouvais seule avec lui, il lui arrivait de me frapper au visage avec mes poupées.

Après avoir repris l'école, nous avons appris que notre père était rentré du Nigeria pour s'installer en Angleterre et qu'il avait une nouvelle petite amie du nom de Janet. J'ai entendu ma mère raconter que les parents de Janet n'appréciaient pas mon père parce qu'il avait trente-trois ans, et Janet seulement dix-sept. Ils ont fini par se marier et ont eu une fille en 1971, Lisa. Mais la pauvre petite a eu une fin tragique puisque Janet a apparemment retrouvé sa fille de dix-huit mois morte dans son lit. Mon père était au

Kenya à ce moment-là, il avait un nouvel emploi. En 1973, il s'est installé définitivement au Kenya mais il revenait souvent, assez souvent en tout cas pour faire un nouvel enfant à Janet. Robert est né 1974. Puis mon père les a abandonnés pour de bon. D'après ce que je sais, il ne les a jamais revus après la naissance de Robert, moment à partir duquel mon père et Janet pouvaient être considérés comme officiellement séparés. Je crois qu'il a même autorisé le nouveau compagnon de Janet à adopter Robert.

Le nouveau poste de mon père à l'université de Nairobi était dans l'enseignement de l'histologie et de l'histopathologie. Les deux sujets sont liés. Je crois que ma mère n'avait aucune idée de ce que faisait mon père, elle se contentait de dire qu'il donnait des cours à la fac. L'histologie est l'étude des tissus humains, de leur structure et de leur fonction, tandis que l'histopathologie, c'est l'étude microscopique des tissus, notamment de tissus malades. Je me souviens avoir observé mon père déposer des échantillons de tissu sur des plaques de verre, les teinter en rose (ou en d'autres couleurs), puis les examiner au microscope.

Nous ne le voyions quasiment jamais mais j'imagine qu'il envoyait de l'argent à ma mère pour notre éducation. Une ou deux fois par an il débarquait à la maison sans prévenir, les bras chargés de cadeaux enchanteurs. Un jour, il m'a offert une robe en batik traditionnel, aux couleurs vives, qui s'arrêtait juste au-dessus du genou. Lucy a également reçu la même et Susan, notre sœur aînée, a eu un haut assez voyant, noir et moutarde, qu'elle portait rentré dans son jean. Sean, quant à lui, s'est vu offrir un haut en batik bariolé, dans les tons bleus, qui retombait sur son pantalon. Mon père m'a étonnée, il avait eu le compas dans l'œil pour les tailles. Ma mère nous a tous fait enfiler ces nouveaux vêtements colorés un peu bizarres et nous sommes allés poser dans le jardin. C'est mon père qui a pris les photos. Après, ma mère nous a entourés de ses

grands bras et nous a serrés très fort. Elle nous faisait tout le temps de gros câlins comme ça.

Il arrivait encore parfois que mes parents s'embrassent et s'enlacent, ce qui datait d'ailleurs de bien avant la séparation de mon père et Janet.

Les enfants que nous étions se sont finalement bien habitués à leur nouvelle vie. Nous nous sommes fait de nouveaux copains et passions nos week-ends à jouer dehors. Pour ma mère, en revanche, ç'a été plus dur. Avant d'aller vivre au Nigeria, elle avait certes été couturière, mais après avoir connu la vie luxueuse d'expatriée au Soudan et au Nigeria, elle a eu beaucoup de mal à se faire à la vie dans un lotissement de HLM. Elle est devenue proche de notre voisine Patricia, qui, à l'instar de ma mère, était femme au foyer. Dès le premier été, les deux femmes avaient pris l'habitude de passer leurs après-midi à bronzer ensemble. Souvent, quand je regardais ma mère, je me disais qu'elle avait vraiment un beau teint hâlé, qu'elle était resplendissante, et je ne rêvais que d'une chose, lui ressembler un jour.

Avec le temps, ma mère a eu de plus en plus de mal à se lever le matin, et parfois, elle ne se levait pas du tout. Ma sœur aînée Susan prenait alors le relais et nous préparait pour aller à l'école. Quand ma mère émergeait tard, il lui arrivait de nous courir après dans l'escalier avec une ceinture et de nous frapper l'arrière des jambes. Lorsque j'ai eu six ou sept ans, plus jamais ma mère ne se préoccupait de nous nouer des rubans dans les cheveux ou de nous faire porter correctement nos chaussettes, bien remontées sur les mollets.

Deux ou trois ans après notre retour en Angleterre, elle a rencontré un homme, Barry, un type propriétaire d'un garage. Quand il venait chez nous, il portait toujours un bleu de travail maculé de taches d'huile et de graisse. La plupart du temps, un bon repas chaud

l'attendait. Mais quand ma mère a commencé à boire sérieusement, elle était souvent trop ivre pour cuisiner et Barry trouvait une maison froide en arrivant chez nous, et ma mère en train de ronfler sur le canapé. En été, elle restait dans le jardin avec Patricia la voisine, avide du moindre rayon de soleil, un verre dans une main, une cigarette dans l'autre. Plus d'une fois en rentrant de l'école nous avons trouvé ma mère en bikini, bretelles rabattues sur les bras pour éviter les marques de bronzage, un Martini à la main.

Susan demandait ce qu'il y avait pour le dîner et ma mère lui disait d'aller se servir dans le réfrigérateur. Il n'a pas fallu longtemps à Susan pour tout bonnement arrêter de demander et prendre elle-même l'initiative de préparer un repas pour les enfants. Un jour, en rentrant, nous avons senti de délicieux parfums en provenance de la cuisine. Malheureusement, la nourriture qui dégageait ses arômes sublimes ne nous était pas destinée : le plat était pour Barry et ma mère. D'un geste du revers de la main elle nous a indiqué quatre petites assiettes sur la table de la salle à manger et nous a annoncé que pour nous, ce serait hareng fumé.

Je n'avais jamais mangé de hareng fumé. Mon frère, mes sœurs et moi avons pris place autour de la minuscule table de la salle à manger, une pièce froide et humide. J'ai fait la grimace en examinant le poisson dans mon assiette. Il restait un œil intact sur la tête de la pauvre bestiole, on aurait dit qu'il me fixait.

— Allez, mangez donc, a dit ma mère en passant derrière nous avec, à la main, une assiette remplie d'un genre de pot-au-feu très appétissant.

Elle a filé au salon et s'est installée devant le radiateur électrique. La musique familière de la bande-annonce de

*Coronation Street*¹ a résonné dans la maison. Tout à coup, les lumières se sont éteintes.

— J'ai peur ! s'est mise à hurler Lucy.

Cette situation n'avait rien d'inhabituel chez nous : il n'y avait plus d'argent dans le compteur électrique, il fallait y mettre des pièces. Pour acheter une bouteille de sherry ou de Martini, ma mère avait dû se servir largement dans le pot de monnaie prévue pour le compteur. Après quelques bruits d'assiettes dans le salon, de pas et de sons métalliques, puis un *tchac* !, la lumière a été rétablie. Barry et ma mère mangeaient toujours sur un coussin ou sur une feuille de journal posée sur leurs genoux, devant le radiateur du salon, en regardant la télévision. Et nous, les enfants, dans le petit espace qui servait de salle à manger. J'ai regardé nos poissons froids et me suis mise à rire, pointant du doigt l'assiette de Lucy.

— Regardez, Lucy a mangé les yeux. Les yeux ont disparu... Beurk, il va te regarder l'intérieur du ventre, ai-je dit pour plaisanter.

Lucy s'est mise à pleurer et n'a consenti à s'arrêter qu'une fois bien certaine que je blaguais.

Les beaux-parents de Barry, Donald et Elaine, habitaient près de chez nous et nous accueillait toujours à bras ouverts. Chez eux, il faisait bien plus chaud que chez nous, il y avait des radiateurs électriques et à paraffine un peu partout dans la maison, des moquettes moelleuses et, dans le four, quelque chose était toujours en train de cuire et diffusait des odeurs enivrantes. Tout le contraire de chez nous !

L'arrivée de Barry dans notre vie a non seulement permis à notre foyer de disposer d'un peu plus d'argent, mais pendant quelque temps, ma mère s'est également remise

1. *Soap opéra* britannique très populaire dont la diffusion a commencé en 1960 et continue encore à ce jour.

à vivre normalement. De temps à autre, le matin elle nous brossait les cheveux, à mes sœurs et moi, et nous mettait des rubans.

Hors de la maison, la vie était plus rigolote. À l'école, j'avais quantité de petites copines avec qui jouer à la marelle, à la corde à sauter, à l'épervier, à cache-cache. J'étais tellement forte aux billes qu'on m'avait surnommée « la reine des marbres ». Pendant les vacances, ma mère nous fichait dehors dès le matin et nous disait de ne pas rentrer avant l'heure du dîner. Pas loin de chez nous il y avait un grand verger, on y restait à jouer pendant des heures, on mangeait des pommes pas encore mûres le midi, ou bien on passait chez June, une boutique de bonbons avec des douzaines et des douzaines de grands pots en verre remplis de toutes sortes de sucreries. Avec mes 2 pence au creux de la main, je me jetais sur un pot. Je ne pouvais pas me payer autre chose que des Rainbow Sherbets, à moins de mettre toutes mes pièces de 2 pence de côté pendant la semaine, et le week-end je choisissais alors les dragées torpille à la réglisse.

Je suis devenue une petite fille à problèmes. J'étais toujours enjouée mais il m'arrivait de faire pipi au lit et je redoutais de me faire rouspéter ou de recevoir encore des coups de ceinturon. Comme je dormais dans le même lit que Lucy, je tirais le côté mouillé du drap vers ma sœur pour faire croire que c'était elle qui avait fauté.

Notre niveau de vie s'est nettement amélioré quand Barry s'est installé chez nous. La maison semblait mieux chauffée, tout paraissait plus stable. Ma mère avait l'air plus heureuse, enfin parfois, car il arrivait aussi qu'elle reprenne ses mauvaises habitudes, refuse de se lever, demandant à Susan d'aller lui chercher ses cigarettes.

Un jour, devant la porte arrière de la maison, je suis tombée sur une bouteille de Martini pleine, toute neuve. Plus tard, j'ai appris que ma mère demandait à notre voisine

Patricia d'aller tous les jours lui acheter une bouteille et de la déposer devant la porte une fois que Barry était parti travailler et que la voie était donc libre. Moi, je ne comprenais pas pourquoi elle tenait à ce que Barry ne sache pas qu'elle buvait de telles quantités.

Régulièrement, le soir, ma mère et Barry allaient au pub du coin, le Stanhope Arms. Susan devait s'occuper de nous. À onze ans, c'était une énorme responsabilité pour elle, mais elle adorait endosser le rôle de la cheffe et n'hésitait pas à rapporter à notre mère si quelqu'un faisait une bêtise.

Une fois, j'avais tellement faim qu'après le départ des adultes je suis descendue à la cuisine pour chiper un morceau de pain. Susan m'a surpris la main dans le sac.

— J'ai cru que c'était un voleur, Kim ! Tu m'as fichu une de ces frousses !

Je me suis excusée et ai promis que je ne le referais plus, mais quelques heures plus tard, j'ai été réveillée par la voix de ma mère. Elle m'appelait, en hurlant. Je suis descendue et ai trouvé Susan, ma mère et Barry dans le salon, debout devant le radiateur.

— Viens là, toi ! a crié Barry.

J'avais à peine fait un timide pas en avant qu'il m'avait déjà attrapée par le poignet.

— Voilà ce que tu mérites pour être descendue à la cuisine et avoir fichu la frousse à ta sœur !

Il m'a tirée à lui et m'a frappée avec une telle force sur les fesses que je suis tombée sur le petit tapis. En larmes, je me suis relevée, et là, j'ai senti que je venais de me faire pipi dessus. Ma longue chemise de nuit était trempée et sur le tapis il y avait une flaque. Ma mère a exigé de moi que je nettoie tout ça avant de retourner me coucher.

J'étais choquée par ce qui venait de se passer, mais surtout profondément heurtée par le fait que ma mère soit restée imperturbable devant la correction que Barry m'avait infligée.

Nous nous réjouissions toujours à l'idée d'une visite de notre père car à chaque fois ma mère faisait des efforts et nettoyait la maison. La plupart du temps, il se présentait à la maison sans avoir prévenu qui que ce soit, et d'ordinaire c'était dans la journée, quand Barry était au travail. Quand il était là, nous étions fous de joie. Il ne faisait guère plus d'un mètre soixante-dix mais paraissait plus grand avec son beau teint bronzé, ses cheveux bruns et son corps athlétique. Toujours tiré à quatre épingles, il était vraiment très différent de tous les hommes que nous côtoyions. Et il parlait différemment, aussi, avec un accent que je ne pouvais qualifier que de « chic » à l'époque, c'est-à-dire qu'il parlait un anglais pur, comme la reine d'Angleterre, détachant soigneusement chaque syllabe. Il souriait, il blaguait avec nous, il nous donnait l'impression d'être aimés ; et il était généreux, de surcroît, toujours à nous faire des cadeaux, à nous emmener manger des *fish & chips*.

Il nous parlait de son nouveau travail et nous disait qu'un jour il n'était pas impossible qu'on puisse aller le voir. Il me restait peu de souvenirs de notre vie en Afrique mais j'adorais l'idée d'y retourner un jour.

En 1976, une semaine ou deux avant le début des vacances d'été, je crois, mon père a débarqué à la maison. Il avait quelque chose à nous annoncer.

— Kim, toi et ton frère Sean, vous venez avec moi en vacances au Kenya, a-t-il déclaré, un grand sourire aux lèvres. Qu'est-ce que vous en dites ? Vous pourrez profiter du soleil, et on ira même faire un safari.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Wahou ! Génial !

Il nous a annoncé la nouvelle pendant que Susan et Lucy étaient dehors, et moi, je me disais qu'elles allaient être drôlement jalouses. La perspective de passer les grandes

vacances, jusqu'à la rentrée de septembre, à jouer avec mes copines me plaisait bien, mais tout ça pourrait bien attendre : à présent l'aventure africaine m'attendait et il me tardait d'aller annoncer mes nouveaux projets de vacances à la terre entière !

Ma mère ne semblait pas voir d'inconvénients à ce que nous partions avec notre père, ce qui me rassura. Mon père avait également une autre surprise pour nous.

— Toi et ton frère, vous êtes bien trop pâlots. Vous me feriez honte si mes amis voyaient vos teints blafards. Ce qu'il vous faut, c'est quelques séances d'UV.

Il nous a emmenés à Leeds, dans un endroit qui s'appelait Tinshill in Cookridge. Un de ses amis disposait de son propre banc à UV. Je ne savais pas exactement ce qu'était un banc à UV, mais mon père m'informa que je serais aussi bronzée que lui et ma mère après quelques séances, ce qui me ravit.

En arrivant dans la maison de son ami, on nous a fait entrer dans une pièce où trônait une longue boîte, avec une sorte de couvercle. Ça m'a fait penser à un cercueil.

— Bon, alors vous deux, vous vous déshabillez, a ordonné mon père. Ça, c'est la machine à UV.

Sean et moi nous sommes regardés. J'avais alors onze ans et l'idée de me déshabiller devant des gens me mettait mal à l'aise. Mais mon père me fixait d'un air impatient alors je me suis exécutée, retirant lentement mon tee-shirt et le maillot de corps dessous. J'ai gardé ma culotte néanmoins. Mon père s'est approché de moi avec une bouteille de crème hydratante puis il m'en a enduit le corps. Il m'a donné une paire de grosses lunettes qui ressemblaient à des lunettes de piscine et m'a dit de grimper dans la machine. Mon petit corps était un peu perdu dans cette énorme boîte, mes pieds n'atteignaient pas le bout.

— OK, maintenant je vais rabaisser le dessus. Tu ne bouges pas jusqu'à ce que je te dise de sortir, compris ?

— D'accord, papa.

Il a baissé la partie haute de l'appareil. J'ai fermé les yeux quand les lampes se sont allumées. Au bout de quelque temps ma peau chauffait tellement que je croyais bien devoir appeler mon père au secours, mais il n'a pas tardé à relever le couvercle du caisson pour me laisser sortir. Je me suis rhabillée à toute vitesse tandis que Sean prenait ma place.

— C'est pas si terrible que ça, ai-je rassuré mon petit frère. Ça passe très vite.

J'étais persuadée que tous les gamins qui allaient dans un endroit exotique comme l'Afrique devaient se soumettre à ce genre de séance.

Pendant que Sean rôtissait à son tour, mon père m'a donné quelques informations alléchantes sur l'endroit où il habitait.

— Ma maison est très grande par rapport à celle de ta mère. J'ai un chien, qui s'appelle Mickey, ce sera ton animal de compagnie, et un domestique aussi, du nom de Johnny. Il me fait à manger et s'occupe aussi du ménage.

Mon père vivait donc dans un palace, comparé à notre petite baraque rongée par l'humidité. Et moi j'étais tellement fière de ce père que je ne connaissais pas vraiment ! Peut-être qu'en voyant notre père plus souvent, la vie allait-elle enfin nous sourire.

Quelques jours après, j'ai dit au revoir à mes copines et leur ai donné rendez-vous avant la rentrée.

— Je ne pars pas pour toujours. Je reviendrai pour vous battre aux billes !